



Colette Nys-Mazure

Feux dans la nuit



poésie

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2012 Communauté française de Belgique

© 2005 Éditions Labor, Bruxelles

ISBN : 978-2-87568-034-1

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Colette Nys-Mazure

Feux dans la nuit

Poésies 1969-2005

Préface de Sylvie Germain

Postface d'Éric Brogniet



PRÉFACE

Sylvie Germain

En Colette Nys-Mazure se côtoient Marthe et Marie, la terrienne et la contemplative, la nourricière et la glaneuse, la charnelle et la rêveuse. Telle Marthe, « absorbée par les multiples soins du service » (Lc. 10,40), elle s'affaire au jardin, à la cuisine, auprès des enfants, ou des mourants, et fait preuve d'un sens aigu des réalités, des besoins, des urgences. Telle Marie, « assise aux pieds du Seigneur, écoutant sa parole », elle écoute la rumeur du temps, le chant polyphonique de la terre et des saisons, les voix et les silences des êtres qui l'entourent, ou qu'elle croise en chemin, et médite les dits des livres. « *Tout lui est don.* »

Il y a beaucoup de jardins dans la poésie de Colette Nys-Mazure, et de haltes à la cuisine. Marthe descend au jardin, y cueille des fruits – avec une grande attention et sensualité –, les transforme en confitures – avec délectation, opérant une longue alchimie ; elle coupe le pain en tranches qu'elle tartine et offre, apaisant toute faim. Dans le même temps, Marie flâne dans un jardin secret, s'y oublie jusqu'à se confondre « *aux buissons, les oiseaux s'y posent innocents* » ; femme végétale et oiselière, transie de songes et de lumière. Quant au pain, elle s'enchant de ses miettes éparpillées sur la nappe qu'elle déploie dans la nuit ainsi qu'une voile, une aile d'ange semeur d'infimes merveilles – « *Au grand vent, le tissu flottait follement et l'entraînait dans son envol.* » Les miettes lui sont étoiles, et les étoiles une manne.

Il y a beaucoup d'enfants dans ses poèmes, et de femmes – *singulières et plurielles*. L'enfance a la gravité d'un funambule traversant gouffres et ténèbres, portant son cœur comme un pendule ; elle a l'inépuisable curiosité d'un arpenteur de l'inconnu qu'un rien étonne, éblouit, qu'un autre rien blesse et bouleverse. Et la beauté du féminin est déclinée avec autant d'amplitude que de subtilité – beauté violente et vulnérable, inquiète, joueuse et radieuse, toujours prodigue. Il y a Marthe la *Fidèle*, qui « *fait ricocher l'amitié, recueille les mots d'enfants et les cris d'adieu. Arpenteuse chargée du poids léger de l'amour sans borne ni condition.* » Et il y a Marie, la *Fascinée*, la *Glaneuse*, la *Diseuse* magique qui « *détient le secret des merveilles latentes. Les ravive d'un verbe débridé.* »

Marthe et Marie, deux sœurs moins opposées que complémentaires, deux versants d'un unique corps de labeur et de grâce, de douleur et de gloire ; deux sœurs en résonnance, s'éclairant, s'irriguant, se vivifiant mutuellement ; deux sœurs confluant dans un même fol amour pour la terre et ses splendeurs, pour la vie et ses mystères, pour l'humain et ses errances, et pour les « *mots fomentés/fermentés au ventre de la vie/au vif sobre ou éclatant/du quotidien de l'usage/de la surprise de l'extraordinaire.* » Deux sœurs se parlant en secret, droit au cœur, partageant tout de leur souci du monde, de leur immense amour – ainsi Marthe, lors de la visite de Jésus au tombeau de Lazare, se hâtant d'aller prévenir Marie : « Le Maître est là et il t'appelle » (Jn. 11, 28), lui murmure-t-elle.

Deux sœurs admirables de sagesse et de douce folie mêlées, de lucidité et de tendresse durement entrelacées, de profondeur et

de finesse, et qui, dans leur absolue complicité, peuvent déclarer d'une seule et ample voix : « *Je sais la mort, le vide, l'angoisse suante./Je pourrais hurler au mal, à la nuit./Crier le temps à l'œuvre en moi. (...) Je ne maudirai pas les ténèbres,/je tiendrai haut la lampe. »*

Haut, oui, très haut dans la si longue nuit du temps, se hisse le verbe poétique de Colette Nys-Mazure qui « a choisi la meilleure part » en conjuguant celle de Marthe toute de chair, de sève, d'humus, et celle de Marie toute de vent, d'aube et d'eau vive – vive comme l'encre sinuant au fil des jours, captant dans son passage tous les reflets des choses, des bêtes, des arbres et des maisons, des vivants et des morts, cherchant sans répit, sans fin, à en « *déchiffrer l'alphabet* » pour composer un chant d'espérance à la fois âpre et cristallin.

*« Le Seigneur s'est introduit dans ma maison
et Il s'est assis : comme il fait bon chez toi !
Je travaillais, je ne l'avais pas vu entrer...
Alors j'ai posé mon ouvrage
Et je me suis assise près de Lui
Et j'ai regardé avec Lui l'éclat de ce jour. »*

C'est cet éclat qui nous est donné à lire. À savourer et méditer.

I

La vie à foison

Parti pris

Je sais la mort, le vide, l'angoisse suante.
Je pourrais hurler au mal, à la nuit.
Crier le temps à l'œuvre en moi :
spacela lente corruption des sources,
la chair qui se défait
et le cœur qui s'effrite.
Les pans d'ombre dévorant le soleil
et la vie s'échappe et fuit par toutes les issues.
Les espoirs mort-nés,
les soifs mal étanchées.
Les folies douces et noires,
les suicides rêvés
et l'usure de l'être,
la solitude, le gel de l'âme,
les illusions fanées,
les amours avortées.
Je dis la beauté du monde toujours offerte,
là, sous mes doigts, sous mes yeux.
La joie pudique et la fête sans lendemain.
L'espérance apprise,
la sève obstinée,
la chanson patiente.
Les instants d'éternité et l'éternité entrevue.
L'aventure inouïe d'un réveil,
le jaillissement de la création
et l'invention de l'amour.
Le bonheur surpris et la mort apprivoisée.
Je ne maudirai pas les ténèbres,

je tiendrai haut la lampe.

Alchimie

Effrayer les oiseaux
d'un écart d'un langage,
Accrocher les mots
aux branches dénouées,
Éparpiller le ciel
entre les feuilles
pour éclairer la phrase
échappée d'un cœur obscur.

*

Sur le feuillet grignoté,
l'écriture se délabre ;
l'encre délébile se fige en vain :
les mots s'effacent un à un ;
le temps gomme les traces.

Tout est à réécrire.

Projet

Délivrer les sources,
célébrer les silences
et leur ouvrir les ailes,
crier la vie muette, timide, désarmée,
ameuter les rêves,
marcher dans le fil du jour,
maintenir le cœur sur le cadran solaire,

divulguer l'amitié,
créer dans la torsion de l'être,
ravir le secret vital.

Jachère

Aujourd'hui
les mots ne brilleront pas ;
ternes et routiniers,
ils resteront pris au filet des phrases
et du discours ménager ;
terrés sous l'humus,
ils refuseront un printemps précoce.
Jailliront-ils jamais de leur gangue nourricière ?
L'incantation retombe.
Phrase glissante entre les doigts,
verbe rétif.
Tout l'élan se cabre
à l'encontre de la caresse.
Alors vivre sans dire ?

Arcanes

Hier
au jardin clos
l'enfance
appuyée à la terre sauvage,
espace offert au ciel poreux.
Parfois
parmi les algues du sommeil

ou le jour
entre deux regards,
le cœur s'y égare
et s'y retrouve.

Mystérieusement
fleurissent les arbres
loin du jardin
où leurs racines
n'en finissent pas de s'étreindre.

L'île

Au nom de ce visage entrevu,
image éphémère d'une enfance,
j'en appelle aux souvenirs enfouis,
aujourd'hui délivrés :

jamais,
plus jamais, nous n'aborderons
aux rives de notre enfance ;
parfum tenace au centre de notre être
de cette île abolie.

Grandes ombres nourricières
des arbres où nous grimpons,
gardez-vous votre fraîcheur bruissante
au creux des étés brûlants ?

Alors le jour était plus long
de glisser entre nos doigts lisses,
plus mystérieux
de s'ouvrir sur la nuit.

Les hautes herbes luisaient,

douces à nos jambes nues.
qui nous rendra le goût du vent
Et celui des groseilles, gorgées de soleil,
sous nos dents ?
Nous étions ces petites bêtes chaudes,
lovées dans la moiteur fraternelle,
visages confondus dans la même ardeur.

L'étreinte

Nous avons fermé la porte.
Par la fenêtre ouverte
le monde se balance
entre les feuillages mêlés.
Nous avons déposé,
le temps d'une louange,
ce fatras de vêtements, de soucis,
et nous voici nus, oubliés, oublieux ;
La clarté des lampes s'alanguit
aux courbes révélées.
refermons enfin nos bras,
tendons nos mains enfin inutiles ;
consacrons-les à la tendresse,
aux gestes lents de rameurs au soleil.
Afflux de ferveur et d'ardeur
au bout des doigts
qui se font algues et palmes ;
Sous la caresse les corps s'animent
et se mettent à chanter,
guitares éveillées, affolées.
Le jeu se déploie à loisir ;

nous célébrons une fête
qui ne veut pas mourir ;
Nous inventons nos rites et nos métamorphoses :
sur nos terres il n'est point d'autre seigneur.

Mirage

... mais l'ombre est fleurie, disions-nous,
marchant à la lisière de midi
vers la forêt fraternelle ;
la soif desséchait nos lèvres,
les cailloux crevaient nos sandales ;
le chemin s'allongeait sous nos pas rétrécis.
Nous soupirions vers les ombrages
et la chanson de l'eau dans les feuilles.
À l'espalier des heures
mûrissaient les délires ;
le songe grevait nos épaules
quand la mort survint.

Métempsycose

La rêveuse oubliée au jardin
s'efface imperceptiblement :
elle se confond aux buissons,
les oiseaux s'y posent innocents ;
la rêveuse se dissout lentement,
bras-branches, fleurs-prunelles, robe-gazon ;
les abeilles tournoient, flamboient,
à peine dérangées par le souffle souterrain.
La rêveuse a fini de lutter :

elle ne pourra plus rouvrir les yeux
rivés par les clous du soleil.
Il ne faut pas laisser une femme seule au jardin.

Au jour le jour

Et sans cesse nous tissons une toile invisible,
nous tramons l'impossible,
nous renouons les fils brisés,
nous relions les vies vagantes.
Nous explorons la nuit familière,
nous tâtonnons vers les parois du jour,
nous chantons sans voix au devant de la peur.

Nous dormons pour rire,
en éveil,
aux aguets,
plus loin que l'aurore.

Masques de sommeil

Tous mes dormeurs entravés
– apparences, apparences –
trompeurs sont les visages lisses
et les corps innocents :
loin de moi, les ravissent tant de rêves indéchiffrables ;
ailleurs, ils galopent et battent la campagne ;
à mon piquet ne sont que chaînes ballantes.

Je ne rameuterai pas mes fugueurs :
le jour les rendra au quotidien,

pourvus de désirs indistincts
qui gonflent les paupières
et distendent les cœurs.

Lorsque je rejoins mes dormeurs,
qui veille sur nos doubles ?
En quelles mains reposons-nous ?

*

Tant de femmes dorment au soleil
qui se réveilleront à l'automne,
transies, effeuillées ;
auront beau crier au voleur,
au jeu de dupes !
C'était hier le risque du printemps.

Entre chien et loup

Rongé par le cri des oiseaux ensommeillés,
le jour s'exténue
aux franges de la nuit.
L'enfant agité
compte les feuilles
frôlant la fenêtre
et leur invente un printemps.
Il tend les mains
que l'ombre emporte
dans un grand envol
de rêves ameutés.

Instantané

Flagrantes, solaires,
la femme, la fleur,
à contre-mémoire s'impriment un instant :
cri délivré déferlant.

La neige en éclats
calcine le regard interdit.

Plongée

Aux murs de la mémoire
palpitent
des ombres de soleil :
visages, paysages, gestes esquissés,
reflets dans l'eau bruissante,
parfums pressants, cris sauvages.
Les mains aveugles s'y cramponnent
et s'y déchirent.
Un regard suffirait.

Entrevision

Irruption de la joie
balayant un bonheur famélique,
bourdonnements d'allégresse,
chansons foisonnantes :
nous pourrons encore danser sur le fil du jour,

aimer un brin d’herbe,
ourler une matinée.

Le vert des arbres éclate sans contrainte,
ardeur du temps brasillant sous le couvert des nuits :
le cœur chevauche par les vergers d’ailleurs.

Effrois

Précoce automne dans l’effroi des feuilles,
tourbillon feutré.
Équilibrer la nuit, la pluie opaques :
se recroqueviller sur un noyau de soleil évident,
circonvenir la mort en maraude.

*

Le malheur fulgure et fige
— sa flèche figée à plein corps —
ni peur ni cri
sur la crête du supportable ;
mâcher des mots
mi-rêvés, mi-crachés
parmi tant d’actes défaits.

*

Ils pataugent dans leurs rêves :
est-ce l’automne, l’âge en chemin ?
Ils s’enlisent sous les feuilles du songe.
Grand temps que vienne le vent, l’air aigu et bouleversant.
Balayez-moi ce vague à l’être.
l’air aigu et bouleversant.
Balayez-moi ce vague à l’être.

Il s'agit d'avancer.

Nuits blanches

Dans l'obscurité des chambres croissent et s'affolent
les végétations arborescentes des rêves éveillés.
Les silences résonnent indéfiniment.

Adossés à la nuit, prenons mesure du chantage,
écarquillons les yeux pour défier les ténèbres,
tendons l'âme à la voix des veilleurs invisibles.

Le jour nous talonne et vient mordre aux volets,
nous presse de vivre
rejetant au loin les sommeils piégés.

Nous voici
mains et visages nus
dans un grand arroi de soleil.

Adieu

L'une après l'autre sont larguées les amarres
– la glu du port –

La terre se détache : les arbres et leur ombre,
les toits, les voix,
la caresse des collines.

Rien que la mer sous le ciel,
et le soleil cru
et le présent inéluctable.

Tous les risques sont pris.

*

Fornaise du jour dans l'impasse de midi ;
les ombres pèsent peu ;
l'éclat cloue au sol l'insecte ivre.

Les hommes bâfrent
à l'intérieur de la maison calcinée.
Appuyé aux parois du temps,
un enfant crispe sa main de glace
Sur son désir endolori.

Chanson d'avent

Noël déjà ! Et je tourne un regard incrédule
vers la flamme vive
d'un souvenir, d'une espérance.
La vie sur moi porte son ombre violette.
Le cœur bat plus vite au penser du repos.
La voix chante,
insinuante et tenace,
têtue au plus creux de l'âme.

Noël déjà ! Nos mains s'ouvrent irrésistiblement :
voici l'année mûrie, pressée, presque bue ;
si les peines s'étouffent,
les joies bougent encore.

La rumeur pleine et sourde nous monte aux lèvres,
nous confondant à tous ceux-là
en route de par le monde
depuis tant de siècles.

Cette nuit enfin
nous connaissons la halte bienheureuse,
nous déposerons dans l'allégresse
le fardeau des heures
et nous renaîtrons au clair de l'Amour.

Chanson pour un matin de Pâques

Mes enfants sont dans les arbres.
J'ai ouvert la cage.
La maison respire dans la lumière
et le soleil pénètre par la porte
qui ouvre les bras.
La poussière chante dans les rayons obliques
de ce matin léger.
Le Seigneur s'est introduit dans ma maison
et il s'est assis.
Comme il fait bon chez toi !
Je travaillais, je ne l'avais pas vu entrer.
Alors j'ai posé mon ouvrage
et je me suis assise près de lui
Et j'ai regardé avec lui l'éclat de ce jour.

II

D'amour et de cendre

mots fous à lier
à dénouer
éparpiller au vent
mots d'amour et de cendre
de lait de chaux vive
mots cailloux ricochants
que saisiront d'autres mains
je parle pour moi pour toi
pour vous et moi pour nous quoi
je brise j'insurge je romps je fulgure
j'en ai fini des tergiversations
des pour ou contre
des comptes et des pesées
le couperet du soleil tranche l'ombre

(variation 0)

le langage
nous engage
moins loin que le silence
au seuil des mots
nous étreint
la paix de l'incrée
faudrait-il se terrer
dans les champs du non-dit
dans l'éboulement des rêves
le déferlement des sévices,
surgit la parole nue drue
les mots pressés serrés impatients
s'imposent se reproduisent
mots-crues

(variation 1)

écrire
pour vivre donner à vivre
écrire comme aimer
contre la mort
à contre-courant
écrire en un geste insolite
créant l'espace d'un défi

tu écris dans les marges de l'emploi du temps
les mots
taillables à merci
s'affranchissent sans toi
en vain regimbes-tu
les phrases t'échappent
et vont s'ébattre
en une fête oratoire dont tu fais tous les frais

(variation II)

homme à la femme confondu bouches ensevelies délivrant les
paroles corporelles les mains reconnaissent découvrent leurs
territoires les corps s'affrontent se défient se défont et toujours se
resserre l'étreinte prenants pris saisis donnés qui départagerait les
offrandes les butins ?

dehors la nuit ou le jour pèse sur la terre le soleil troue le
feuillage ou la pluie pénètre la mer qu'importe chacun dit à sa
façon l'alliance et le plaisir déferlant le cri d'aise la solitude
rompue

(symbiose)

dans ces terres de colère et d'hiver
errent
des vivants venus d'ailleurs

leurs visions leurs éclats
calcinent ces régions
envahies d'herbes de ronces de racines rouges
poèmes saisissants
inscrits au carrefour des règnes

au silex du temps nous volons en éclats
passé présent projet
se résolvent dans l'instant
l'arrogance du soleil

au seuil des portes closes
irrite la mémoire rebelle

(transhumance)

tu sais qu'ailleurs des hommes crient à ciel ouvert des femmes
affrontent l'épouvante des enfants s'étonnent indéfiniment tu sais
que sous toi tourne la terre dans son brasier d'astres mais ici rien
ne bouge clair obscur nœud de la chambre rempart d'un corps
tranquille

tu es d'ici tu es d'ailleurs

à l'instant j'existe tout est possible de mes cendres je jaillis pas
encore nommée je trace mon chemin en marchant je suscite le
paysage sous mes doigts naissent les ciels à surprendre l'écorce à
étréindre de tout bois je fais feu pour flamber aujourd'hui

(d'ici et d'ailleurs)

le poids des jours soudain intolérable
l'espace où vivre circonscrit d'adieux
les deuils jamais ébruités
dans les plis du cœur précaire
l'âme creuse dangereusement

que vienne le soleil
qu'éclatent ces glaces suspectes
trancher l'ombre tourner la page faire vite
je crie sous l'arche des ponts détruits
quelle porte pousser qui donne vers ailleurs

(brèche)

tu te replies
dans ce silence
cerné de musique
venue d'ancienne mémoire
tu te déplies tu te déploies
vers ces terres de longue souvenance
tu ploies sous l'afflux du temps
du sang secret
du saint empire d'enfance
d'outre-naissance
tu te relies
tu étreins tes racines

(terre promise)

III

Pénétrance

Enfances

la nuit consterne l'enfant
âpre au plaisir solaire
son corps jubilant se crispe sous les draps rêches

qu'il délivre les rêves
et l'ombre l'emporte
vers les territoires fertiles
jusqu'à l'aube imprévue
précise comme un couteau

les lourdes nuits d'hiver étouffent l'enfant
vacillant sur la crête du rêve
la voix coincée
il surprend les galops de son cœur
titube vers la fenêtre opaque

si seul
à la surface de cette maison

les parents gisent au fond du sommeil
une pierre au cou

*

il paraît que je fus
oui je me souviens d'avoir été
j'ai eu seize ans un matin

pas d'empreinte
le crime est achevé parfait
le cri nous est resté dans la gorge

le cauchemar a eu raison
les bras ont battu l'air
vain moulin à vent
élan pour rire
crispation
rien
il paraît

*

il faut partir
loin derrière nous
les vallons de l'enfance fleurissent
à jamais au soleil
l'adolescence évasive se cherche
ancrés dans l'instant
nous multiplions notre instance
nos désirs nous désignent tous les chemins
et la vie va
à l'horizon déjà
lorsque parfois tu te retournes
cette maison où tu grandis ce jardin où tu roulas
ces visages qu'enflamme le souvenir

*

peut-être reviendrons-nous errer
sur les pavés disjoints luisants
de l'enfance
les soleils éveillés éteints voilés
glisseront dans le kaléidoscope de nos regards
les pluies venteuses
les grésils aveuglants

nous râperont les joues
entre les blés brûlants
trembleront trois coquelicots
les haies de groseilliers les tabacs
les rhubarbes et les maigres fraisiers
aiguiseront les nostalgies

*

grelotterons-nous sur le pas des portes
à jamais refermées
martèlerons-nous le bois cruel
mirage d'une source
qui sourdrait d'ailleurs
qu'en ce vif de notre être

*

les errances n'ont plus cours
le passé irrigue le présent
la nostalgie
accotée aux souvenirs
s'efface en poudroyant
au feu de l'instant
s'incendie notre vie

*

nous piaffons au parvis du jour
nous partons dans les cris de l'aube
le vent nous presse de promesses
nous quittons les paysages intimes
les rues les sentiers les pistes

naissent sous nos sabots aigus
notre dessein est chiffré aux arcanes de nos cœurs
et nos chevaux lui obéissent d'instinct

et nous allons nous allons
la nuit nous surprend en selle
nous humons l'âtre des terres brûlées
sans un regard pour le pays parcouru
notre exode sera sans retour

Vie de l'écriture

le violon des mots s'exténue
usant ses cordes aiguës
à crier d'autres vies
à créer d'autres paysages

oreilles closes
vont les hommes ivres-morts
entre les murs quotidiens
prêts à s'effondrer

le rêve prendra corps
les pavés se soulèveront
la vie surgira sans façons

*

déjà le temps s'affole
la mort siffle aux portes
ses comptines austères
tu comptes sur tes doigts les jours à jouer
tu crispes le regard sur la lumière vacillante

le corps à vif
tu pressens l'impasse
tu marcheras de nuit
s'il le faut
tu as misé sur la traversée
des apparences des leurres des raisons

(urgences)

pour qu'un poème respire
il lui faut le silence
silence liminaire
des lentes germinations souterraines
lorsque jaillissent les mots
dans l'éclat des enfantements
quand la voix se repose
et que le texte n'en finit pas de résonner
dans nos solitudes visitées.

parfois dans l'ombre quelqu'un se lève
un homme une femme
un enfant peut-être
la voix seulement
se fraie un chemin jusqu'à nous
elle dit
la peur tapie
la joie qui passe et bouscule
la peine et la fête et l'ennui
la voix s'élance
dessine une ligne libre
puis la nuit se referme
et nous restons à trembler

à vibrer
longtemps encore

(contagion)

je n'aurai dit
que le jour nu sur le jardin d'hiver
la joie d'être
marchant sur les chemins de terre
les soirs d'ombres rocailleuses d'âpreté
et le bonheur fondant sur toi
comme une bouche vorace
le plaisir de longue haleine

quelques syllabes encore
dans les derniers blancs de l'existence
les pleins et les déliés
d'une écriture à l'agonie
pour une ultime fable d'amour
avant de nous enfoncer dans ces terres
de ténèbres
de plénitude peut-être

*

à d'autres

qu'ils prononcent les mots de notre bouche dans l'ébriété des
sens et ses signes qu'importe la voix qui porte les paroles à semer
la tienne ou la mienne voix que le vent emporte dans le sillage du
verbe

(sommaire)

Nocturnes